

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
 UN AN \$2.00
 SIX MOIS 1.00
 Strictement payable d'avance

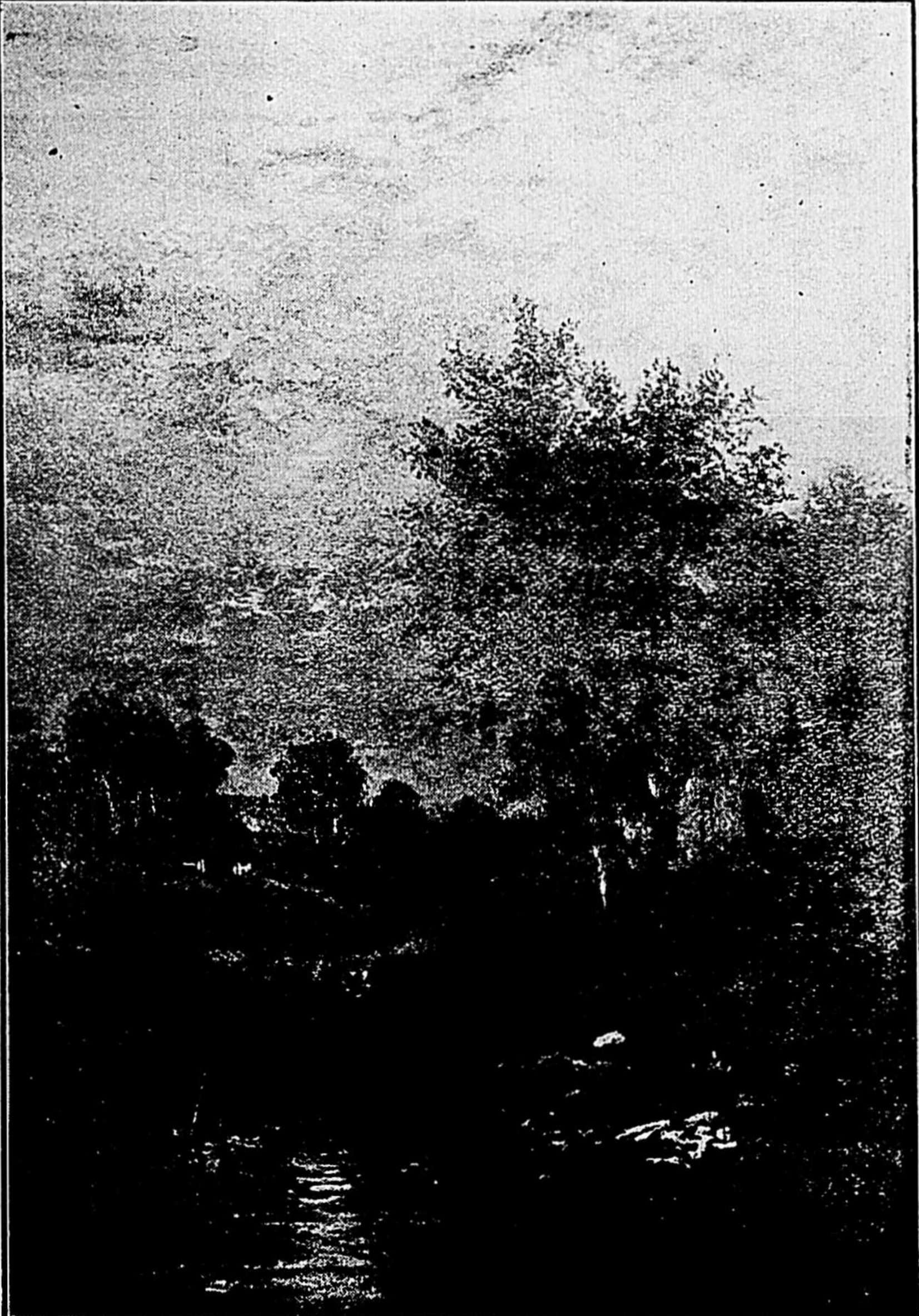
REDACTION
 80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
 TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
 Un an - - - Quinze francs
 Six mois - - - Sept francs
 Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
 20 rue Saint-Jacques, Montreal

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



Sommaire

Le chagrin du Printemps (poésie)..... Lucien Rainier
 Sourire..... Françoise
 Le secret du Chalet clos...Jean de Nobon
 "Vingt-cinq années de Vie Littéraire"... Fémina
 Correspondance..... Who ?
 Les cloches de Domrémy...Maurice Barrès
 A propos de l'Hôpital Sainte-Justine..... Tante Ninette
 Le Tutoiement.....
 Lettre ouverte.....Françoise
 Ceux d'autrefois.....Chaoh
 Oiseaux et Poètes... Jean de Canada
 Propos d'Etiquette... Lady Etiquette
 Notes sur la Mode..... Cigarette
 Variétés.....
 Recettes Faciles.....
 Conseils Utiles.....
 La route s'achève (feuilleton)..... Jean Saint-Yves.



Théâtre National

M. P. CAZENEÛVE, directeur

Coin des rues
Ste-Catherine et Beaudry

Tél. Bell Est 173
Marchands 520

SEMAINE DU 18 MAI

La Grace de Dieu

Les jours de fête, matinées, mêmes prix
qu'aux soirées.

ADJ. MENARD

IMPRIMEUR

38 Boulevard St-Laurent
MONTREAL.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants cheveau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

LUNETTES ET LORGNONS

Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.



SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAI

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS
AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnu par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

La Dyspepsie, la Constipation, la Faiblesse du sang, les Cancers, les Tumeurs, le retour de l'Age, les maladies vénériennes, les Boutons au visage, la Paralysie, l'Eczéma, les Hémorroïdes, le Ver solitaire, les Vers, l'Asthme, la Bronchite, le Diabète, le Catarrhe, la Consomption, la Coqueluche, le Rhumatisme, les Maux de Reins et de la Vessie, l'Hydropisie, Etc., Etc., Etc.

Les malades sont priés de venir directement à nos bureaux, et ceux de la campagne devront écrire une description de leur maladie (en détail) et nous l'adresser ainsi (en ajoutant un timbre de 2 c. pour la réponse).

MADAME D. BEAUDIN,

862, RUE CADIEUX,

Pres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

MENTIONNEZ CE JOURNAL EN ECRIVANT

MAISON FONDÉE EN 1860

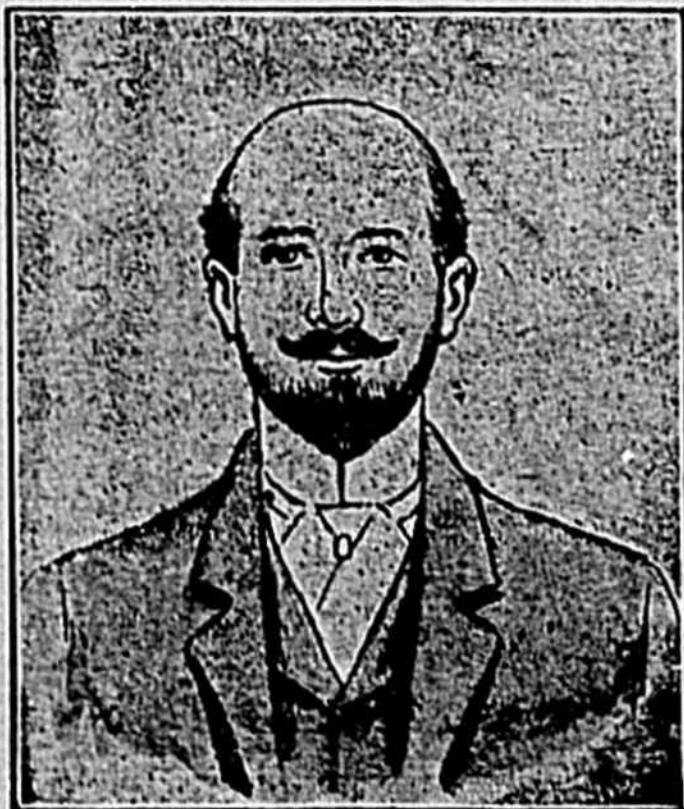
Prof. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure,

Une visite est sollicitée.



AVANT

8, Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1856 Notre-Dame
Coin de la Cote St-Lambert,



APRES

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance		REDACTION 80, Rue St-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue St-Jacques, - Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795	

Le chagrin du Printemps

*Le jour plus longuement discute avec le soir,
Et change en bonne humeur sa rancune première.
Levons nos yeux lassés! Levons les yeux, pour voir
le printemps qui descend dans la blonde lumière!*

*Car, c'est l'adolescent choyé du paradis!...
le bel ambassadeur des heures plus heureuses!...
Il vient nous dispenser des clartés chaleureuses
et nous dire des mots que nul n'a jamais dits.*

*Le Printemps porte un front léger sur un corps frêle;
il a de minces bras et de longs cheveux blonds
et sa voix est chantante... Il a des yeux profonds
dont la douceur évoque un ciel bleu d'aquarelle;*

*et, comme s'il était une fillette, il a
l'imprécise candeur d'une allure un peu gauche :
devant nous, admirez le salut qu'il ébauche...
et nous l'aimons de grand amour, pour tout cela!*

*Le Printemps, très longtemps, ne voulut rien entendre.
Oh! la peur de rougir, dans le froid, son pied nu
et de givrer de blanc sa robe lilas tendre!...
Mais notre appel était si fort qu'il est venu.*

*Et voici qu'une joie immense, sur le monde,
s'est répandue, à son approche. Tout un jour,
des enfants radieux et purs ont fait la ronde
et, de fleurs couronnés, l'ont chanté tour-à-tour.*

*Déjà, le couchant d'or resplendit sur les pierres.
Mais, les coeurs de bonheur étaient si palpitants,
que nul n'a remarqué le chagrin du Printemps...
Car, des pleurs ont perlé, dans ses grandes paupières,*

*et son jeune visage est maintenant couvert
d'un ruisseau qui s'augmente et, plus rapide, coule :
C'est qu'il a vainement cherché, parmi la foule,
ceux que la mort brutale a gelés dans l'hiver.*

*Tant de sombres maisons gardent closes leurs portes,
d'où l'accueillaient jadis, avec leurs bras tendus,
des hommes, depuis lors, dans l'horreur descendus,
parmi les vers du sol et sous les feuilles mortes.*

*Et, rempli de leur deuil, l'ineffable Printemps,
consolateur des fils sans parents et des veuves,
se dérobe et s'en va, de ses doigts odorants,
bénir, pour les fleurir d'abord, les tombes neuves!...*

LUCIEN RAINIER.

Montréal, avril, 1908.



Sourire, c'est une habitude à prendre.....

Ne vous récriez pas, ne dites pas : "Comment les lèvres peuvent-elles sourire, quand au-dedans de nous tout sanglote et tout pleure ?"

Le sourire est souvent le fils des larmes. C'est pour cacher des pleurs, pour jeter un voile sur des intimes douleurs qu'il a été créé.

L'âme, ce n'est pas l'étalage vulgaire où le boutiquier fait montre de sa marchandise. L'âme, c'est la retraite inviolable et sacrée où l'on est à l'abri des indifférents et des envieux ; c'est le sanctuaire dont l'entrée est défendue au profane, c'est la cité inexpugnable qui ne se rend jamais et dont la meilleure arme est encore le sourire.

Si la vie vous maltraite pourquoi imposer votre mélancolie à ceux qui vous entourent ? C'est parce que la vie est dure, c'est parce qu'elle est triste qu'il faut y mettre ce rayon lumineux qui est le sourire.

Il faut sourire, sourire quand même. Pour que les chers yeux de ceux qui vont partir en gardent la vision.

Le sourire ! la mort elle-même le fige à jamais, dans un geste suprême, sur les lèvres décolorées de ceux qui ne sont plus.

Songez ! un sourire, c'est petite et si grande chose. Petite à vous-même, il ne coûte qu'un effort. Si grande, parce qu'il est fait de bonté et de charité. Parce qu'il console, encourage et pardonne. Parce qu'il est beau et doux à voir. Parce que partout où on le promène, il porte avec lui sa récompense.....

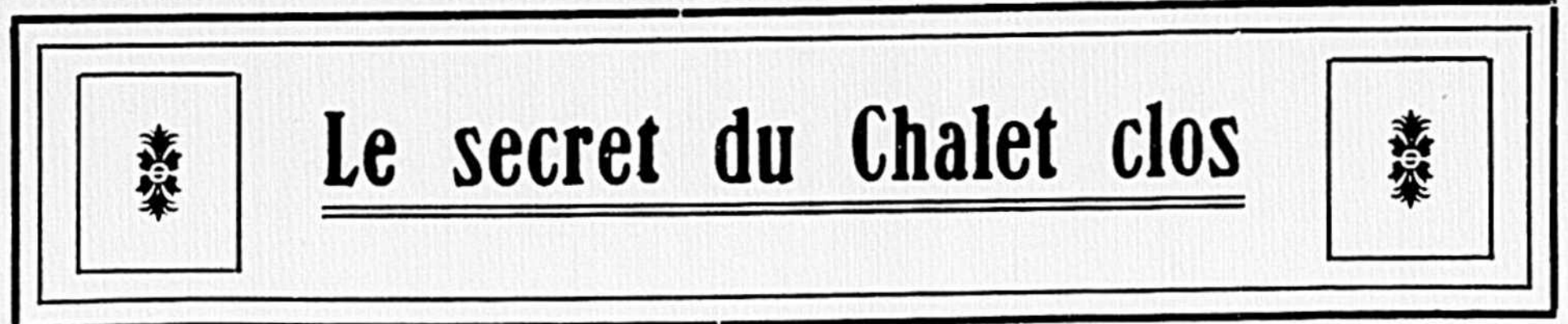
Sourire, c'est une habitude à prendre...

FRANÇOISE.

Un oculiste, à un de ses clients qui a perdu la vue, et qu'il va opérer :

—Vous avez confiance en moi ?

—Une confiance... aveugle !



I

C'était à Banff, la villégiature à la mode d'Alberta, en septembre 19..

Selon l'habitude que nous avions contractée, entre hommes, nous venions, le dîner achevé, de passer au fumoir et groupés en demi cercle devant la large baie ouverte, nous causions.

...La nuit était adorable, nuit lumineuse et tiède d'été finissant, saturée de l'âcre senteur des sapins dont l'immortelle verdure plaquait, tout là-bas, de taches sombres les versants estompés dans une buée bleuâtre.

Les mesures lentes d'un lied, joué au salon voisin par quelque villégiaturiste à l'âme mélancolique, nous parvenaient assourdies par l'étoffe lourde des portières. La volonté aidant, on pouvait croire la mélodie apportée par le vent d'une vallée voisine ; il y avait un charme enveloppant dans l'ambiance.

Peu à peu gagnés par l'emprise, nous nous étions tus. Quelqu'un, moins enclin à la poésie, troubla le recueillement :

—Vous savez que l'on organise une excursion pour demain soir ? On va au "Mont Émeraude" assister au lever de la lune. Il paraît que c'est un spectacle merveilleux ; d'ailleurs c'est l'excursion classique, j'espère que personne ne va la manquer ?

Quoique tirés à regret de notre rêverie sentimentale, tous applaudirent au projet, à l'exception de mon voisin de gauche, Autrane, un Montréalais, avec qui je m'étais particulièrement lié.

Demeuré obstinément silencieux, je l'interrogeai.

—Et vous, Autrane ne viendrez-vous donc pas ?...

—Aller !... où cela ?... demanda-t-il comme s'il fut sorti d'un rêve profond.

—Au Mont Émeraude.

—Assister au lever de la lune, ajouta un autre.

Je vis Autrane tressaillir.

—Au Mont Émeraude, fit-il, quand cela ?...

—Demain soir, viendrez-vous ? ré-pétai-je.

Autrane secoua lentement la tête en signe de négation.

—Non ! et vous ? Serez-vous de l'excursion ?

—Certainement, Darting assure que le coup d'œil est féérique, la lune paraît émerger d'une mer de cuivre en..

Autrane posa la main sur mon bras.

—Je sais...

Surpris, je regardai mon compagnon. Son visage très pâle revêtait une émotion singulière, tout à fait inexplicable, je lui demandai :

—Qu'avez-vous ?

—Rien.

Puis voyant les yeux de tous les autres fixés sur lui, Autrane m'expliqua brièvement en français :

—Un léger malaise qu'un peu d'air pur va dissiper ; voulez-vous venir avec moi sur la terrasse ?...

Sans répondre, je me levai et lui offris mon bras pour sortir du fumoir.

Je pressentai vaguement qu'Autrane avait quelque chose à me dire, qu'il ne voulait qu'aucun autre n'entendit...

Nous nous promenâmes quelques minutes dans l'ombre des arcades, puis je demandai pour troubler le silence qui m'était une gêne :

—Vous sentez-vous mieux ?...

—Bien mieux, merci.

Avec un visible effort mon ami reprit :

—Alors vous irez au Mont Émeraude ?...

Je répondis évasivement.

—Je ne sais. Si vous ne venez pas vous-même, je resterai, nous causerons...

—Non ! non ! allez-y.

Plus bas, si bas, qu'à peine l'entendis-je, Autrane ajouta :

—...Je voudrais vous charger d'une mission !

Sa voix était devenue tremblante... mouillée tout à coup.

Nous étions parvenus à l'extrémité de la galerie, pour ne point repasser sans doute dans l'orbe lumineuse que faisait la baie du fumoir, Autrane s'arrêta.

Une émotion intense m'étreignit ; je devinai quelque douleur intime gardée secrète jusqu'alors, et qu'un irrésistible désir, le poussait soudain à me confier. Mais le Mont Emeraude... quelle corrélation... ?

Je pris ses mains qui s'abandonnèrent.

— Parlez, Autrane, ne suis-je pas votre ami ?...

Cette assurance affectueuse l'encouragea.

— Je le sais, répondit-il, c'est précisément en raison de la sympathie que nous avons éprouvée l'un pour l'autre, dès le début de notre commune villégiature que j'ose vous adresser... une prière... vous charger d'une mission... d'une mission dont je vous prie de ne pas vous étonner de l'étrangeté... Vous n'êtes jamais allé au Mont Emeraude ?...

— Jamais.

— De sorte que vous ne connaissez pas le Chalet Clos... — Autrane se reprit : — ce que l'on nomme maintenant le Chalet Clos ?...

J'avouai mon ignorance.

— C'est un minuscule chalet de bois adossé à un rideau de sapins qui l'isole du lieu où vont à l'ordinaire les touristes pour admirer le lever de lune... C'est là que je vous prie d'aller...

— Là !...

Prévoyant l'objection, mon compagnon dit vivement :

— Le chalet m'appartient !... C'est une fantaisie que j'eus autrefois... un caprice que m'inspira la beauté du site. Je le fis construire pour y séjourner durant la saison estivale... Voici la clef !...

Il me tendait une mignonne clef d'acier ciselé.

Je ne sais si j'hésitai à la prendre ou si mon visage trahit quelque surprise ; Autrane répéta avec un douteur très triste :

— Je vous ai demandé de ne point vous étonner de l'étrangeté de ma prière... vous saurez.....

Je pris la clef.

— Le chalet se compose d'une chambre unique, à droite de la porte au pied d'un chevalet il y a quelques fleurs... ce sont ces fleurs que je voudrais...

Il y eut à ce moment un bruit de pas sur le parquet de la galerie, quelqu'un s'approchait. Autrane dit très vite, de son ton bas et pressant :

— Vous irez n'est-ce pas ?...

— Je vous le promets.

II

Le lendemain, dans la voiture qui m'emportait en nombreuse compagnie, le long des pittoresques lacets du Mont Emeraude, j'avais un peu la notion de rêver, en me rémémorant la singulière conservation qui précède.

A maintes reprises, je me surpris serrant entre mes doigts la petite clef du chalet pour me bien convaincre de la réalité.

J'étais évidemment fort intrigué par la teinte romanesque de l'aventure où je jouais un rôle, mais respectueux d'un secret que l'on ne m'avait pas confié, je me fusse fait un scrupule de chercher à le percer.

Pour échapper à la tentation, j'absorbai mon esprit dans la contemplation du paysage incomparable que nous traversions.

...Vers trois heures de l'après-midi, nous parvînmes au but de notre excursion, le sommet du Mont.

Je quittai aussitôt la bande joyeuse de mes compagnons ; j'avais résolu d'agir avec l'extrême discrétion que comportait la particularité de ma mission.

Je demandai à l'un des guides le chemin du Chalet Clos. On me désigna un sentier à peine frayé, qui s'écartait à angle droit de la route et gravissait une légère rampe boisée.

...Lorsque j'atteignis le rideau de sapins derrière lequel une masse confuse entrevue me faisait pressentir le chalet, j'eus une palpitation je l'avoue, je dus ralentir le pas...

Et soudain, il m'apparut le Chalet Clos ; je compris alors pourquoi les habitués de ce lieu l'avaient ainsi dénommé !...

Avec ses fenêtres et sa porte closes obstinément, oui, c'était bien là le logis où l'on ne revient plus, le logis dont une douleur mystérieuse a causé l'abandon et qui dégage une impression navrante de ruine neuve..

La beauté sauvage du cadre en exacerbait encore le saisissant effet.

Les aiguilles sèches des sapins avaient tout envahi ; elles recouvraient d'un tapis jaune l'étroite galerie, s'accrochaient aux fragiles découpures !...

Inconsciemment, durant que je gravissais le sentier, j'avais sorti la petite clef ciselée de ma poche ! Je m'approchai en proie à une singulière émotion, ma main trembla en cherchant la serrure... j'ouvris...

Tout d'abord, je ne distinguai rien. La pénombre qui régnait à l'intérieur du chalet ne laissa entrevoir que des formes confuses à mes yeux éblouis par l'irradiante clarté du soleil.

Puis, les objets se précisant sous le flot lumineux du jour, j'entrai.

Dois-je le dire ?... j'éprouvai aussitôt une légère déception.

Non, certes, que je m'attendisse à voir quelque chose de merveilleux ou de tragique, mais peu à peu et cela en dépit du frein que je tentais de mettre à mon imagination, l'idée s'était faite en moi, obsédante, que dès la porte du chalet ouverte, un peu de "l'énigmatique" frapperait mon regard.

Et que voyais-je ?... Aux murs, accrochés, un grand nombre de tableautins représentant des sites environnants, l'œuvre d'Autrane sans nul doute—je me souvenais l'avoir vu fréquemment, installé dans quelque coin du parc de l'hôtel et brochant des après-midi entiers—je voyais un lit de repos surmonté d'un baldaquin, quelques tabourets de chêne sculpté, un chiffonnier, et là, à droite, le chevalet au pied duquel devaient être ces fleurs qu'Autrane avait eu l'étonnant, désir de m'envoyer chercher...

Je les vis.

Elles gisaient en désordre sur le parquet, comme si elles se fussent échappées brusquement d'une gerbe...

Je me baissai, je les pris. Quelques tiges sèches craquèrent sous la pression un peu nerveuse de mes doigts..

C'étaient de ces sortes de clochettes roses qui affectionnent pour croître, l'ombre fraîche des gorges...

Tandis que je les contemplais, immobile, un léger bruit extérieur me fit tressaillir...

Je crus entendre les aiguilles sèches des sapins bruire sous des pas nouveaux. Je posai rapidement les fleurettes et j'allai sur la galerie craignant que quelqu'un de mes

compagnons eût suivi le sentier délaissé du Chalet.

Je m'abusais, il n'y avait personne ; le vent, qui s'était levé subitement, ainsi qu'il arrive en ces hautes régions, avait brisé quelque branchage...

Rassuré, je rentrai : je voulus reprendre les fleurs, mais je ne fis qu'esquisser le geste.

Je venais de constater un détail qui jusque là m'avait échappé.

Le chevalet supportait un tableau voilé !... Ce fut à la cause de mon passager émoi, au vent, que je dus cette remarque.

Sous un léger souffle, que laissait pénétrer la porte ouverte, le voile du tableau frémissait, comme mû par une invisible main...

Un impulsif mouvement de curiosité intense me rapprocha du chevalet, certain qu'une corrélation existait entre les clochettes roses et ce tableau... j'étendis le bras...

Oui !... je le confesse, humilié, j'étendis le bras... Mais le démon de la curiosité m'épargna l'acte indélicat ; comme je demeurais là pétrifié, à deux pas du tableau, le bras levé, hésitant, un souffle de vent plus violent, une rafale, s'engouffra dans le chalet, fit claquer le voile, le souleva et, complice de ma curiosité coupable, le rejeta en arrière laissant à nu le tableau mystérieux...

Cette toile était un diptyque assez bizarre à première vue, car il n'existait aucun point de rapprochement apparent entre les sujets des tablettes.

L'une représentait le fameux lever de lune. D'ailleurs un superbe morceau de peinture, le sujet, extrêmement difficile par suite de la prodigieuse surcharge de teintes, était rendu avec une touche délicate, un coloris chaud mais non criard, qui décelait chez l'artiste qui avait osé reproduire cette sublimité, non plus une facilité d'amateur, mais bien un véritable talent.

L'autre tablette était consacrée à un sujet intime :

Une jeune femme en blanc à l'exquise joliesse idéalisée par l'aurole d'un boa de plumes était assise sur la galerie même du Chalet Clos. Les mains croisées, appuyées sur la balustrade légère, le regard perdu au loin, elle rêvait...

Il y avait au bas du diptyque une signature et une date :

"G. Autrane, 27 août".

C'était tout ; l'étrange tableau ne livrait point son secret.

Cependant, à l'examiner d'un peu plus près, je m'aperçus que la jeune femme tenait entre ses mains enlacées un bouquet de clochettes roses, et ce bouquet traité avec une minutie de détail qui était une faute de technique, tirant l'œil dès qu'on la remarquait, ce bouquet était à demi délié, et l'on eut juré qu'une partie des fleurs s'en était échappée...

D'un geste lent, sans quitter le tableau des yeux, je rabattis le voile ; il me sembla alors que l'irrésistible lien qui me retenait dans le chalet se brisait, j'eus hâte de repartir.

Je serrai précieusement les fleurettes dans mon portefeuille, et après un dernier regard au tableau voilé, qui disparut dans l'ombre quand je fermai la porte, je repris lentement le sentier pour rejoindre mes compagnons dont les éclats de l'exubérante gaieté montaient maintenant jusqu'à ce chalet de douleur et de mystère.....

III

Lorsque nous rentrâmes à Banff le lendemain, mon premier désir fut de voir Autrane.

Dès le hall, je priai qu'on allât le prévenir de mon retour.

La réponse, que me fit la personne à laquelle je m'adressai, me stupéfia :

—Monsieur Autrane n'est plus ici, Monsieur.

—Plus ici !... Depuis quand ?...

—Monsieur Autrane est parti ce matin même, par l'express de Montréal, et a laissé une lettre que je suis chargé de vous remettre.

Je pris la lettre que l'on me tendait et d'un geste machinal je l'ouvris.

Voici quelle en était la teneur.

"Cher Ami — Quand vous lirez ces lignes je serai sur la route de Montréal.

"Pardonnez-moi de vous quitter ainsi sans adieu.....

"Hier lorsque je vous ai prié de vous rendre au Chalet Clos, je pensais vous confier à votre retour le douloureux secret ; vous eussiez alors compris pourquoi je ne pouvais moi-même aller chercher ces fleurettes si ardemment désirées.

"Je le pensais sincèrement... à cette heure, je ne le puis plus....."

"La nuit dernière la "Morte" a parlé... Elle ne veut pas..."

"Je vous le demande, mon cher ami, au nom de notre amitié mutuelle, n'en veuillez point savoir davantage.

"Gardez en souvenir de moi, en souvenir des heures courtes que nous passâmes ensemble, ces pauvres fleurs, je vous les donne, c'est ce que j'ai de plus cher au monde!

"Encore une prière, la dernière !... jetez la clef, la petite clef ciselée que je vous ai remise, dans quelque gouffre insondable de ces Roches maudites et tant aimées. On ne doit plus aller au Chalet Clos, la "Morte" ne veut pas..."

Jean de NOBON.



"La réflexion mûrit la pensée"

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude, se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.

VINGT-CINQ ANNEES DE VIE LITTERAIRE

Aurait-on jamais pensé, il y a six ans, que le JOURNAL DE FRANÇOISE pénétrerait un jour sous la coupole de l'Institut et retiendrait, ne fut-ce qu'un instant, l'attention de l'un au moins des quarante Immortels de notre chère vieille patrie?

Oh, la reconnaissance dont nous nous enorgueillissons si fort est encore bien modeste, il s'agit d'un simple envoi, d'un humble service de librairie. Mais, enfin, c'est déjà quelque chose de savoir que notre existence n'est pas complètement ignorée, même, du plus jeune, je crois, des académiciens, M. Maurice Barrès, qui n'est pas un féministe, tant s'en faut, puisque, dans son oeuvre, il a choisi cette pauvre petite Bérénice comme sujet de son analyse de l'inconscient et en a éclairé la dissection mentale, des lueurs que pouvaient lui prêter quelques canards "mystères dédaignés" et un petit âne, "mystère douloureux" auquel il veut bien attribuer "de beaux yeux de grandes amoureuses".

M. Maurice Barrès a eu la délicate attention d'adresser à notre journal un exemplaire de son dernier ouvrage *Vingt-cinq Années de Vie Littéraire*, (1) pages choisies de ses oeuvres, jusqu'aux plus récentes; et comme personne n'a poussé aussi loin que l'auteur le "culte du moi", dont il est le grand-prêtre, le choix à faire ne pouvait certainement pas tomber entre des mains plus renseignées ni mieux intentionnées.

Cette oeuvre entière est essentiellement mâle, les écrits en sont virils et les idées fécondantes, profondément imprégnées de ces deux sentiments symboliques de la Patrie : la Terre et les Morts; aussi ne faut-il pas s'étonner si les livres de M. Barrès ne sont pas aussi généralement connus, du public féminin en particulier, que ceux des autres maîtres de la littérature moderne. D'ailleurs, les titres eux-mêmes font rarement pressentir l'ineffable tendresse et la richesse de sentiments dont le contenu déborde. *Sous l'Oeil des Barbares; Du Sang; de la Volupté, et de la Mort; Les Déracinés; L'Appel au Soldat*, etc, sonnent un peu durement à nos chétives oreilles de femmes et déroutent nos esprits disposés à rechercher chez les auteurs français le

charme et la grace, et des passions d'une nature moins violente.

Avouons-le, les oeuvres de ce genre ne sont pas encore beaucoup lues en Canada et ce serait une joie intense pour moi, qui viens de parcourir religieusement ce recueil, de provoquer la curiosité de nos lettrés sur ces poèmes de force et de fougue.

Ce n'est pas en lignes mièvres ni languoureuses que sont tracés ces merveilleux tableaux de vie sociale intense et d'exaltation nationaliste. Un feu brûlant traverse et entraîne la pensée; les maximes maîtresses sont frappées comme des médailles et se burinent en phrases "heurées et elliptiques" dans les cerveaux enfiévrés. Le luxe des images est merveilleux, la sensibilité dont elles sont inondées est tellement terrienne qu'elles semblent toutes des devises sur des étendards aux couleurs fleurdelysées. "Il est des lyres, dit M. Barrès, sur tous les sommets de la France", et, de ces lyres, il tire des accents qui vont au coeur de toutes les femmes dans les veines desquelles coule du sang gaulois.

Ce Lorrain patriote n'est pas un écrivain pour femmes, — disons pour femmelettes —. Dans aucun de ses livres, la femme ne tient une grande place, sauf dans ce *Jardin de Bérénice*, dont je parlais au début où cette compagne un peu flou, comme une brume sur les étangs d'Aigues-Mortes, ne joue pas un rôle beaucoup plus important qu'un cobaye sur la table d'un vivisecteur.

Mais, à côté de cela, quelle élévation sublime atteint l'auteur, quand il dépeint la femme suivant son coeur, l'Héroïne, la Bonne Lorraine Jeanne d'Arc, dont il trace, dans *Les Amitiés Françaises*, cette image adorablement sainte : "Les chroniqueurs la virent grande et belle, avec des formes très féminines; le visage plutôt rond, les cheveux noirs, les yeux bleus, un peu à fleur de tête, sous de longs cils bruns. Elle a tout de notre terre et de notre race; mais, ce qu'elle a du ciel, c'est son visage rustique, l'enthousiasme et la compassion."

Toutes les autres femmes lui sont indifférentes, lui paraissent même dangereuses. C'est de Bonaparte qu'il dit : "ayant su trouver le but le plus conve-

nable à son ardeur, il s'y réserva tout entier, jusqu'à refuser de distraire, en faveur de l'amour, rien de sa résistance secrète". Combien souvent le souvenir de ce grand "Professeur d'Énergie" — car, c'est M. Barrès qui a frappé pour Napoléon ce terme retentissant que développait ici, il y a quelques jours, M. Madelin, — combien de fois, dis-je, ce souvenir dut lui revenir à l'esprit au cours de cette campagne boulangiste dont il fut un des acteurs principaux et qu'il a si puissamment décrite dans *L'Appel au Soldat*, campagne éteinte au cimetière d'Ixel, par le suicide du chef sur la tombe de celle qui avait, elle, "brisé sa résistance secrète".

Ce combatif ne sacrifie rien de ses passions nationalistes au désir de plaire aux femmes, même intellectuelles; ses coups de patte sont quelquefois lourds et d'un goût peu sûr. Il fait le récit de la grande séance de la dénonciation des Panamistes par son ami Jules Delahaye, dans *Leurs Figures*, et ponctue l'incident final par cette remarque dont nos amis anglais diraient certainement qu'elle eût été *better left unsaid* : "C'est dans de pareilles circonstances qu'on voit quels inconvénients entraînerait l'éligibilité des femmes : les huissiers ne suffiraient point à délayer les corsets de nos belles et furieuses élues."

Soyons bonne princesse, et pardonnons cette boutade dédaigneuse, en échange de la joie intime que nous procure tant d'autres beautés!

La partie descriptive de chacun de ces ouvrages est captivante, il y a de ces peintures qui flamboient, qui vous empoignent. L'auteur s'y dépouille de toute préoccupation didactique et peint avec son âme, avec son coeur. Tel paysage lorrain, Sainte-Odile, par exemple; tel panorama, Aigues-Mortes; tel croquis, le Taygète; telle toile, les jardins de la Lombardie et Combourg, et l'Île de France, et Domrémy, tout cela est prestigieux, d'un coloris aussi somptueux que le meilleur Pierre Loti.

Je n'ai ni le talent, ni la prétention, de vouloir décèler à mes lectrices en ces quelques lignes, tous les trésors d'une oeuvre aussi nourrie, dont la moëlle est tellement quintessenciée que l'on se prend quelquefois, à la lecture de ces pages, à soupirer comme la pauvrete de *Sous l'Oeil des Barbares* : "Ah, tu sais trop de choses!" Cependant, je voudrais bien leur inspirer le désir de se pénétrer de quelques unes de ces maximes héraldiques dont notre propre situation nationale

peut solliciter l'application. Ce n'est pas à une faible femme de développer ici la comparaison à établir entre le nationalisme du Lorrain conquis par les Allemands et celui du Canadien-Français cédé aux Anglais; pourtant, que j'aimerais donc voir nos Canadiennes lire elles-mêmes et faire lire à leurs fils ces pages d'*Un Alsacien au service de l'Allemagne* où l'on découvre à chaque instant tant d'analogies avec notre propre existence. Je voudrais pouvoir citer ici toutes les idées vitales qui affluent dans ce volume: l'exposition de la doctrine si frappante de l'acceptation agissante, en opposition à celles de la résignation passive et de la résistance verbeuse. "Les conquis, dit Barrès, conquerront par l'esprit leurs rudes conquérants", mais, "Quelle obstination à considérer les villages de Lorraine comme une grenaille que se disputent les aimants de Paris et de Berlin. Amenons notre esprit à un état plus lucide et plus doux. Pourquoi ce territoire ne poursuivrait-il pas un développement ni parisien ni berlinois?" Mettez province de Québec au lieu de Lorraine et Londres au lieu de Berlin, puis, méditez ces mots: "Qu'importe si le rossignol chante sur un arbre étranger!" Écoutez aussi cette leçon aux trop pressés et aux exigeants: "Est-il au monde une tragédie plus noble et plus éducatrice que les mouvements d'un instinct qui s'arrête et raisonne les obstacles?"

Maintenant, je m'arrête car je tournerais à la politicienne, rôle que M. Barrès nous interdit et je tiens à ne pas démeriter de son immortalité. "Un Français, a-t-il dit quelque part, est un individu pour lequel les autres individus existent", aussi ai-je confiance qu'il tiendra compte d'une bonne volonté même d'outre-mer et acceptera, en remerciement de son précieux volume, l'hommage d'une Canadienne-française heureuse de faire connaître, et d'imposer si c'est possible, à notre peuple des vérités saines, morales et profondément nobles, au sens le plus large de la trilogie Amour-Honneur-Nature, dont le parfum s'exhale si fortement de son oeuvre toute entière.

FEMINA.

(1) MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. "Vingt-cinq années de Vie Littéraire", pages choisies, introduction de HENRI BREMOND, Paris, Librairie Blond et Cie., 4 rue Madame, 1908. Prix fs. 3.50.

CORRESPONDANCE

Montréal, 8 mai 1908.

Chère Françoise,

Vous deviez pourtant assister à la dernière soirée de la saison, à l'Université Laval? Je n'ai pu vous apercevoir, et je le regrette, parceque j'ai perdu quelque chose de joli. Devinez-vous que j'aurais voulu voir votre joie dans l'étincellement de vos yeux parleurs quand on annonça le triomphe des deux toutes jeunes filles, Mlles Gérin-Lajoie et E. Saint-Jacques, qui décrochèrent les lauriers au nez de leurs rivaux déconfits!



Mademoiselle MARIE GERIN-LAJOIE

Oh! je sais bien qu'ils prétendent être indifférents à cette victoire, et la preuve qu'ils en donnent, c'est qu'ils n'ont pas cherché à l'obtenir.

A cela je réponds, que si leur indifférence est vraie, elle les classe... et assez mal! Ensuite que quelques uns, au moins, ont fait leur gros possible, ce dont je les félicite, et ont été bel et bien battus, — ce qui est triste pour eux mais glorieux pour nous!

J'ouvre ici une parenthèse, pour dire aux vaineux que je les admire pour leur bon goût et leur travail soutenu au milieu de l'apathie de leurs compagnons. Tout le monde ne peut avoir le premier prix, la différence entre les points est faible, et le fait d'avoir pris part au concours

est déjà un beau succès.

Françoise, vous qui savez si bien dire des vérités utiles — sans préjudice aux autres — dites et redites donc à nos chers compatriotes, que malgré nos énormes prétentions, nous sommes des mollusques quand il s'agit du mouvement intellectuel! Nous sommes tous d'accord sur ce point: monsieur Gillet est un conférencier très distingué, l'un des meil-



Mademoiselle EMELIE SAINT-JACQUES

leurs que nous ayons eus. Nous le condamnons, tout de même, à parler devant des chaises vides, et la semaine de Pâques, je rougissais de la preuve évidente que donnaient les canadiens par leur absence, de leur manque de goût et de culture. Il me semble, pourtant, sans nous flatter, qu'un grand nombre de ceux qui négligent de venir aux conférences seraient capables de les apprécier. Si c'est parce qu'ils n'y pensent pas, que vous et toutes vos sœurs journalistes le leur crient sur tous les tons!

Si c'est parcequ'ils préfèrent les vues animées, ce sont des sauvages, il faut encore le leur dire!

Mais il faut à tout prix les secouer, les sortir de leur torpeur, de leur ignorance, de leur positivisme qui devient de la vulgarité.

J'espère que ma lettre ne vous fait pas dresser les cheveux sur la tête. Mettez-la dans un moule, donnez-lui un relief et du velours et, ainsi parée, servez-en la substance à vos lecteurs pour faire plaisir à une de vos lectrices assidues.

WHO ?

Les Cloches de Domremy

I

“ Jeannette allait faire ses fontaines comme ses compagnes, — dit un camarade d'enfance, Michel Leluin, — mais je ne crois pas qu'elle ait été à l'Arbre d'autres fois et pour une autre cause, car elle était toute bonne. ”

Toute bonne, quel mot délicieux qui vêt et fleurit de soleil la petite fille ! Quel enchantement parmi tous ces détails ! Nul ne me fera de reproche si je ralentis notre pas. On est près de la terre : on entend respirer cette belle campagne et sa fidèle population ; on voit les points de suture qui relient le monde gaulois au monde catholique romain. Dans ce paysage qui n'a pas bougé, si l'on médite ces vieux textes, on s'enrichit d'une intelligence qui ne diffère pas de l'amour.

C'est à ces lieux que la vierge pensait quand elle dit telle parole qui nous mène, à mon jugement, le plus près de son âme. Elle était prisonnière ; les plus durs légistes la tenaillaient de leurs subtils arguments, car ils eussent voulu qu'elle mourût en doutant d'elle-même et désespérée. Ses apparitions, disaient-ils, étaient diaboliques et l'avaient trompée, puisqu'elles l'abandonnaient. D'un élan sublime de simplicité, elle répondit à ces tentateurs : “ Si j'étais au milieu de mes bois, j'y entendrais bien mes voix. ”

Quel silence nous courbe après un tel éclair ! Nous sommes contraints de méditer. Ce n'est point Jeanne seule qu'il illumine. Il nous aide à discerner parmi d'épais nuages le caractère et la formation des facteurs surnaturels. “ Si j'étais au milieu des bois... ” Cette parole s'empare de nous, saisit notre cœur et notre intelligence pour toujours. Ce n'est point, comme tant de mots où nous nous définissons, une lointaine traduction, c'est de l'âme nue sous nos yeux. La vierge a révélé son secret et les moyens de son ascension. Il semble que par une fissure nous voyons sourdre la source. Voilà

donc comment s'émeut la part divine, pour ainsi parler, qu'il y a dans l'homme. Une jeune fille de dix-neuf ans, illettrée, nous oriente vers la plus poétique et la plus forte conception de la vie ! Souvent nous fûmes dans le sillage de telle femme éclatante, privés de cœur et de cerveau, mais par qui nous entendions les sourdes raisons de l'espèce ; rien ne peut être comparé au bénéfice qui nous augmentera si nous suivons la pure vierge que l'exaltation de son cœur et de son cerveau semble animer de folie : elle nous mène au trésor mystérieux, aux réserves de la Nature. Dans ces paroles de Jeanne franchissent les nappes souterraines de la vie, de la vie commune à tous les êtres. Le pauvre oiseau captif qui, dans sa cage, n'entend plus sa volonté de vivre, l'enfant qui s'hébète au collège par manque de tendresse, l'artiste que stérilisent les salons, sentent confusément ce qu'exprime avec une sereine puissance cette vierge pour qui le monde surnaturel existait. Ils se définissent dans son cri : “ Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais mes voix... ”

Quel délice si nous mettons nos pas dans ses pas, faciles à suivre, car, depuis qu'elle s'éloigna, son vilage vit pour se souvenir ! Quelle approche du mystère quand nous retrouvons, défaillants de vieillesse mais tels encore que sa jeunesse les connut, les humbles objets inanimés dont son âme fut cliente !...

Les chroniqueurs la virent grande et belle, avec des formes très féminines ; le visage plutôt rond, les cheveux noirs, les yeux bleus, un peu à fleur de tête, sous de longs cils bruns. Elle a tout de notre terre et de notre race, mais ce qu'elle a du ciel, c'est, sur son visage rustique, l'enthousiasme et la compassion.

De l'héroïne à sa vallée natale, c'est un tel échange d'influences que je ne m'étonne point si l'image que je garde aujourd'hui de ce canton béni répète les grands traits moraux que j'ai toujours cru voir au visage de Jeanne d'Arc. Oserai-je le dire ?

Quand je ferme les yeux pour repenser tous mes plaisirs d'un jour d'automne à Domremy, j'invente des collines rustiques où serpentent les eaux vives de la compassion et que couronnent, pâlies par les clartés du crépuscule, de longues flammes d'enthousiasme. Terre de repos, car elle a fait sa tâche ; terre d'exaltation, puisqu'elle fit prophétiser la sibylle française. C'est la douceur brisante d'un appartement que la mort a vidé de l'être cher qui l'animaient. Certain jour j'ai souffert dans Metz d'une atmosphère analogue, mais la belle tige lorraine, là-bas, fut arrachée, qui n'est ici que défleurie. Dans l'un et l'autre lieu, la saison héroïque a passé, mais à Domremy Jeanne se respire encore.

Pour jouir du soleil couchant, nous étions remontés sur la sainte colline...

Sous la feuillée du Bois-Chesnu, quand nous marchions silencieux, “l'Angelus” de la paroisse commença de tinter. Ces sons limpides agrandirent subitement nos méditations et le paysage. Ils animaient dans ma conscience les documents qu'y accumulèrent de fréquentes lectures du double procès de condamnation et de réhabilitation. Nous n'avons jamais lu les interrogatoires de l'héroïne ou les réponses des témoins sans être frappé de la puissance qu'avait sur elle le son des cloches.

Au procès de réhabilitation, un laboureur de Domremy dépose. “Quand elle était dans les champs et qu'elle entendait sonner la cloche, elle s'agenouillait.” Le marguillier ajoute que Jeanne lui avait promis de la laine (de ses brebis, sans doute) pour qu'il mît du zèle à sonner les cloches de complies (pour qu'il sonnât longuement au coucher du soleil).—Dunois raconte : “ Elle avait cette coutume, à l'heure des vêpres, au crépuscule de la nuit, de se retirer à l'église et de faire sonner les cloches pendant une demi-heure. ”—Elle-même, au cours de son procès, sur interrogation déclare que dans ce jour ses voix la visitèrent trois fois, à savoir : le matin, à vêpres et tandis qu'on sonnait “l'Ave Maria” du soir.—Mais il lui fallait le grand silence. “ Plusieurs fois, est-il dit au procès, Jeanne ne parvint pas à comprendre ses “voix” à cause du

bruit de la prison et au milieu du tumulte de ses gardiens." C'est même là-dessus qu'elle prononça la phrase sublime : "Quod si esset in uno nemore, bene audiat voces venientes ad eam." — Le vendredi 30 mai 1431, étant "à sa fin et en l'article de la mort", elle fut interrogée par plusieurs de ses juges avant que d'être emmenée au bûcher, et la pure victime dit qu'elle entendait ses voix surtout à l'heure des complies (qui sont le dernier office du jour), et aussi le matin, quand les cloches sont en branle. Alors maître Pierre Maurice, un des misérables habiles hommes qui l'épiaient, l'obsédaient, la poussaient dans des pièges, dit que "diverses personnes, lorsqu'elles entendent sonner les cloches, croient entendre et comprendre des paroles." Quel méchant homme ! Je me demande s'il fut jamais rien chuchoté de pire que cette phrase grisâtre qui voulait "in extremis" dépouiller Jeanne de toute confiance dans son passé et de tout espoir dans son avenir.

S'il s'associe à notre passion de méditer respectueusement sur le secret de Jeanne l'Arc, le lecteur m'excusera d'avoir ici rassemblé les textes qui prouvent le rôle des cloches dans la vie de cette voyante.

Dans ce long calme et ce désert, dans ce jour privilégié qu'est un voyage à Domremy, qu'avons-nous entendu des cloches sous les arbres ? Je connais que le frémissement des branches fait une vie, un geste, une phrase. Mais qu'y puis-je distinguer ? Je ne pénètre point leur domaine mystérieux où la vierge était familière. Les forêts lui proposent d'agir. Elles m'apportent les enchantements de la mélancolie.

Force sublime de la virginité, qu'avaient reconnue nos aïeux les Celtes, que soupçonnent les physiologues et que parfois je crus comprendre. Donner de la vie, c'est aussitôt connaître dans une lassitude le vrai sentiment de la tombe. Il se mêle aux vertes ramures, à l'audace joyeuse des oiseaux, à notre émoi de la beauté, le roman vaporeux de la mort. C'est qu'à certain philtre on ne fait pas sa part une fois qu'il s'est glissé dans nos veines où nos puissances ne sont plus intactes.

Empêché de s'introduire au monde céleste avec les ramures, mon esprit

du moins s'ébranle à l'appel du clocher dont les fondements s'assurent au milieu des tombes. "Deum cano", dit la cloche dans les airs, sans que je suive sa louange, mais son "Defunctos ploro" se répercute dans mon âme pensive. La cloche mène au cimetière comme elle convoque au baptistère ; de la même voix qui proclame : "Ils ont gagné leur repos", elle annonce à la société de nouveaux collaborateurs. Son joyeux carillon nous assure d'un prochain glas funèbre, mais pour l'entre-deux va-t-elle nous avertir ?

Les cloches disaient à Jeanne un large chant de confiance : "Tu marcheras..." Et l'enfant soumise s'enivrait des rêveries d'une action glorieuse. Mais trop vite la cloche se taisait... La cloche qui nous fait connaître, puisqu'elle ébranle notre émotivité, ne nous dit point les événements. Dès l'aube, je sais ma vocation ; seul mon couchant connaîtra mon destin.

"Sonne, sonneur ; pourquoi t'interrompre ? avec toi je partagerai la laine de mes brebis, si ta cloche claire achève de me dévoiler mon sort..." Hélas ! le battant a cessé de frapper ; des ondes continuent à vibrer dans les airs qui décroissent, se taisent. Extrêmes confidences que Jeanne agenouillée longuement essaie de surprendre. Les sons vaporisés se fondent avec les vapeurs du ciel. Beaux nuages indécis et multicolores, mouvantes constructions sur ma curiosité vous demeurez suspendus...

L'ignorance est tiède à ceux que glacerait une vue nette des lointains. Je ne paierai point le sonneur pour que les prophétesses plus longtemps au clocher se balancent, puisque ces grandes semeuses de bruit ne peuvent pas jeter sur la terre de la semence de bonheur.

J'ai connu leur psaume, qui n'est qu'une implacable affirmation de la dure nécessité. Quand survinrent la mort de mon père et puis la mort de ma mère, et que je marchai derrière leur corps vers le cimetière, la cloche de ma paroisse soudain commença publiquement à me parler. Je tremblai quand son premier coup ébranla l'air et qu'au milieu de mes parents et de mes amis je passai le seuil familial, la porte de la maison où désormais j'étais le maître. Grâce

à cette annonciatrice, je n'étais plus seul dans une nature indifférente. Les airs retentissaient de ma plainte. Ne te taie pas, glas de terreur ! Après toi commencera l'affreux silence, et quand, mon tour arrivé, tu devras retentir pour moi, nul ne saura plus les mots ni les vertus des miens. Leurs portraits même seront brutalement maniés et rejetés parce qu'ils manquent de valeur artistique. Sur cette mer d'anéantissement, tout le salut, c'est un petit garçon, s'il porte dans son cœur l'essentiel que je lui propose...

Cependant les cloches se sont tues, et Philippe, qui n'aime pas qu'on rêve, veut que je lui dise comment furent punies les méchantes gens qui brûlèrent Jeanne au Vieux Marché. Je n'assombrirai pas son imagination. C'est d'un autre qu'il connaîtra l'une des pages les plus dures de l'histoire. Plusieurs des bêtes féroces par qui la Lorraine avait été martyrisée jouirent de la faveur et même de l'amitié royale. Quand Charles VII fit son entrée solennelle à Paris, l'un des tortionnaires le harangua au nom des Facultés. Ce ne serait pas la peine que je me fusse mêlé à quelque politique, si je devais là-dessus me scandaliser. De tels faits, à les bien comprendre, donnent sa véritable couleur à la vie, qui est cruelle. Mais ils ne font point une nourriture pour un pauvre petit garçon....

Il est des jours qui sont des îles... Au bord d'une telle journée de l'automne en Lorraine, viennent battre les sombres flots de l'hiver parisien. Mais plus sombres l'entourent les nuages, les neiges et les pluies de toutes nos vies médiocres. Divine douceur de ce chétif paysage si mol et si fort, racinien et cornélien ! Il brise le cœur et l'affermite. Perpétuel attendrissement, mais qui formerait des héros.

MAURICE BARRES.

Extrait de "Vingt-cinq années de Vie Littéraire".

Point de beaux visages s'ils ne sont coiffés d'un chic chapeau. Allez le demander au salon de modes, Mille-Fleurs, 527 rue Sainte Catherine Est. La fraîcheur et l'éclat des créations de cet établissement sont incomparables.

A propos de l'Hopital Ste-Justine

Je savais bien, chères Enfants, que je ne ferais pas un vain appel à votre générosité et à votre charité lorsque dans le dernier numéro de mars du Journal de Françoise, je vous demandais de vous joindre au comité de couture que j'avais l'intention de former, et vous faire par là participer à la belle œuvre du soulagement des enfants pauvres et malades de l'hôpital Sainte-Justine.

Grâce à votre bonne volonté et grâce aussi à celle de vos mères qui ont encouragé vos efforts, le personnel de petites couseuses promet pour l'avenir. Une trentaine de fillettes qui travaillent ne fût-ce qu'une heure tous les quinze jours viennent à la fin à confectionner des choses qui comptent, et je suis heureuse de le dire, toutes font preuve de cœur et de bonne volonté. Avec ces deux bases fondamentales, l'œuvre du Comité de couture des Enfants ne peut aller qu'en progressant.

Plusieurs fillettes de Montréal ou d'en dehors de la ville, notamment de Québec et la Beauce, m'ayant exprimé le regret de ne pouvoir faire partie de notre comité, il a été décidé de les admettre à titre de "membres honoraires" moyennant vingt-cinq sous par année pour chaque famille, ou encore, à la condition qu'elles confectionnent, chacune selon son habileté, un morceau de lingerie à son choix; chemise de nuit ou de jour, voire même une serviette pour les plus petites. Ce projet a rencontré une approbation que je suis heureuse de signaler, et tout fait espérer que, l'année prochaine, membres actifs et membres honoraires rivaliseront de zèle pour le succès de l'œuvre entreprise. Parmi les dons reçus par ces volontaires de la charité, je citerai tout particulièrement, à cause de la manière dont le don a été fait, huit paires de petites pantoufles en laine, tricotées fort joliment par deux élèves du couvent de la rue Rideau à Ottawa; ces chères enfants, pour augmenter le mérite de leur aumône, ont demandé de ne pas publier leur nom.

Je prie les parents de mes indus-

trieuses fillettes de recevoir tous mes remerciements pour les contributions supplémentaires et de nulle obligation qu'ils ont envoyées en gâteaux et bonbons pour être distribués au goûter de nos gentilles ouvrières. J'ai été bien heureuse de ces attentions dont la délicatesse m'a émue et je les prie de croire à toute ma reconnaissance.

Afin de récompenser, chers enfants, votre zèle et votre bonne volonté, une petite séance sera donnée samedi le 6 juin prochain, à 4 heures très précises de l'après-midi, dans les salles de l'édifice de la "Patrie" que les MM. Tarte ont gracieusement mises à notre disposition.

La maison Valiquette se charge aimablement de nous fournir les sièges qui nous sont nécessaires.

Tous les enfants, garçons et filles, y seront admis au taux de cinq sous chacun.

Il ne sera pas demandé plus cher aux grandes personnes qui seront obligées d'accompagner les enfants. Pendant la représentation, il sera passé dans les rangs des spectateurs des petites boîtes de bonbons dont la vente non plus ne dépassera pas cinq sous.

Ce n'est pas onéreux, comme vous voyez, et je m'attends à ce qu'il y ait foule à la matinée du 6 juin prochain; je puis vous assurer que vous ne regretterez pas de vous y être rendus, grâce au dévouement généreux de M. LeMarquand, commerçant français bien en vue de cette ville, qui, met au succès de l'Œuvre des Enfants une bonne volonté dont les dames patronnesses de l'Hopital Sainte-Justine sont très touchées.

Voici, chers neveux et nièces, une bonne occasion de faire la charité, car je compte que vos parents — et j'insiste sur ce point — exigeront de vous que la somme demandée soit prélevée sur vos petites épargnes.

Les produits de cette matinée seront consacrés à acheter toile et flanellette pour vos futures assemblées de couture de l'année prochaine.

En attendant, j'espère que l'ambition de mes industrieuses ne se ralentira pas et que les mères continueront à nous prêter le concours de leur influence, en maintenant chez leurs filles l'amour des pauvres petits malades de l'Hôpital des Enfants.

TANTE NINETTE.

Le Tutoiement

L' "Echo de Paris" vient de poser un référendum concernant le tutoiement conjugal. Il a reçu une série de réponses, tantôt jolies, tantôt sensées, tantôt bizarres et inattendues.

Voici l'une de ces dernières :

Si le tutoiement est choquant, c'est surtout entre époux !... Pourquoi, grands dieux ?... "Parce qu'il devient la preuve de l'intimité, et que tout ce qui peut l'évoquer est vulgaire et déplacé." En vérité, voilà une âme bien sensible et une pudibonderie bien exagérée... C'est ce manque de simplicité qui amène souvent l'usage du VOUS devant le monde et même dans la vie coutumière. Le VOUS est un masque, un vêtement d'apparat, qui nuit à l'intimité saine et normale, et nous semble parfaitement prétentieux.

En réalité, le tutoiement est soumis au génie de la langue. Il n'est pas d'usage en anglais. On ne l'emploie qu'en poésie, dans la grande passion, et aussi en s'adressant à la divinité. On se sert en lui parlant d'un langage spécial pour bien indiquer comme on la place en dehors de l'humanité et combien nous nous humilions devant Dieu.

En Allemagne, au contraire, le tutoiement s'emploie quand on parle aux enfants, aux égaux et aux inférieurs. Dès que l'on s'adresse à une supériorité quelconque, le tutoiement est abandonné; l'on dit VOUS et ce serait faute grave d'y manquer.

En italien, comme dans toutes les langues d'origine latine, le tutoiement est fréquent.

Mais l'Italien marque le respect par une formule différente: il parle alors à la troisième personne, dont il fait un emploi fréquent.

Or, le VOUS, dans la langue française, apparaît évidemment, non pas comme la marque nécessaire et obligée du respect, mais comme une simple marque de déférence. De là, presque toujours, dans l'ancien temps, et souvent encore aujourd'hui, le VOUS des enfants à leurs parents, et même entre frères et sœurs, dans les familles plus particulièrement attachées à l'habitude

du respect ou tonues, par leur situation sociale, à en déployer le drapeau d'une façon plus ostensible. Voilà qui explique très suffisamment et très respectablement, sans aucune autre raison, l'emploi du VOUS entre mari et femme dans les familles plus particulièrement traditionalistes. Ce n'est plus alors du snobisme, car on se dit VOUS même encore aujourd'hui dans certains ménages de paysans.

Les traditions, en France, se confinent à certains départements : c'est un usage spécial. Ce n'est pas contre celui-là que nous nous élevons, mais contre le VOUS simplement employé pour la galerie, le VOUS en public, alors que dans l'intimité on supprime trop facilement l'urbanité, la déférence, voire même la simple politesse.

En résumé, il ne faut approuver ou condamner ni le VOUS ni le TU, mais le sentiment qui les dicte.

Le tutoiement vient si naturellement à la bouche des petits, qu'il me semble cruel de les contraindre aux formules cérémonieuses.

Il vient un âge, toutefois, où il est bon d'imposer certaine réserve : il est très déplaisant d'être exposé au tutoiement familial de personnes mal élevées ou qui cherchent à établir une intimité que vous ne leur avez point proposée.

Le tutoiement est une des formules où le tact, les finesses de l'éducation ont sans cesse à intervenir. Ce qui est le plus à considérer, c'est uniquement la sincérité, l'esprit ou la tradition avec lesquels on l'emploie.

Quelque soient les questions de savoir-vivre que nous examinons, nous voyons toujours qu'elles reposent sur une base de cordialité et de bon sens qu'il importe avant tout de respecter. On y brode plus ou moins d'astragales, mais le fond est toujours très simple en même temps que très élevé, comprenant les égards que nous devons à autrui.

Avez-vous vu les chapeaux de paille "pain brûlé" ou les toques en taffetas gris "taupe", au salon de modes Mille-Fleurs ? C'est le dernier cri de la saison.

LETTRE OUVERTE

"Ma chère Françoise,

En lisant votre intéressant article sur l'inauguration du nouvel édifice de "La Patrie", vous me voyez tout surpris et quelque peu peiné de n'y pas trouver un mot — un seul — à l'adresse du journaliste à l'immense talent que fut Israël Tarte, disparu, il y a si peu de temps.

La plume prodigieusement fertile et toujours si entraînant qui faisait de Tarte l'écrivain de toutes les circonstances, méritait qu'on fit au moins mention de son nom, à l'occasion de l'inauguration de son œuvre : le magnifique monument qui fait la gloire de votre ville. Un tout petit souvenir, venant de vous, qui avez vécu si près de lui, s'imposait à votre plume, il me semble.

A vous,

Le Passé".

Je répondrai à mon correspondant que, moi aussi, "je me souviens". Si j'ai surtout parlé de Beaugrand dans le compte rendu de la fête, c'est que de tous les noms que l'on y a évoqués, le sien seul a été oublié.

Et c'est vers les déshérités du souvenir que va tout d'abord le cœur d'une femme.

FRANÇOISE.

CHAHOH.

Ceux d'Autrefois

Ce soir-là, la grande Mélie rentra des champs de très méchante humeur et comme son bonhomme de père, le vieux Michel Latendresse, questionnait, elle lui dit tout d'une haleine : "Le grain est perdu, on s'en va à la misère. J'ai pus d'argent et le goret est pas à point. Faut pas manger." Le vieux opina : "Ça coûte gros le manger, mais y a pas moyen de s'en passer." — "On peut quand on est pas feignant", lança la grande Mélie, en colère pour tout de bon. Puis, les lèvres ser-

rées, elle se mit à son métier et l'on n'entendit plus, dans la grande pièce sombre, que le bruit de la navette et les soupirs du vieux qui avait faim.

Depuis que la vache avait été trouvée morte la tête dans sa provende, les repas avaient été écourtés ; maintenant, à la récolte perdue, c'était la famine si Mélie ne sortait pas les écus amassés dans les ans passés ; et Mélie ne les sortirait pas. Silencieusement, le vieux mit sa veste à manches et s'en fut, par la route chez les Grandpré, demander un pain pour l'aider à jeûner, mais en chemin il se ravisa en songeant à la mine qu'il eut fait à quiconque lui en eut demandé autant et prit par les champs.

Le lendemain matin, il manquait une miche dans la huche des Grandpré et Michel Latendresse ne paraissait pas plus mal de son jeûne. Mélie rangeait dans la maison avec des mouvements brusques et regardait avec des yeux de jeune louve le goret qui s'avancait jusque sur le perron. "Dites donc, le père" hazarda-t-elle, "on pourrait voir à le vendre dans le village", et le père, goguenard, répondit : "Ben, on serait mieux d'attendre le boucher de la ville qui va passer après demain, y donne plus cher." La pauvre Mélie sentit les forces lui manquer à la perspective des deux jours à venir, et avec un soupir admiratif murmura : "N'y a que les anciens au jour d'aujourd'hui pour être de rudes gens."

BUREAU NATIONAL DE CLAVIGRAPHIE

Correspondances, copies, circulaires, traduction française et anglaise.

Le tout promptement exécuté.

Aussi, cours préparatoires pour emplois de bureau, sténographie, clavigraphie, orthographe française et anglaise.

Ce bureau de formation offre aux patrons le double avantage d'y trouver des employées dignes et compétentes et à ces dernières des positions lucratives et honorables.

Mme BOUTHILLIER,

Directrice,

16 rue Saint-Denis.

Tel. Est 5859.

OISEAUX ET POETES

Tous les printemps, les bois reverdisants m'attirent, et, alors, j'y vais rôder, les matins... A peine en ai-je franchi l'orée, que les bourgeons récemment éclatés et les feuillées fraîchement écloses m'envoient au visage leur exquise senteur verte. Puis, en cheminant parmi les jeunes verdurees et en entendant résonner à travers bois le refrain d'avril des oiselets nouvellement arrivés, j'ai des délices d'une intensité grisante... Mais soudain, en songeant à tant de milliers de mignons oiseaux qui chantent dans les forêts, et qui partiront, quand souffleront les premiers vents automnaux, sans avoir, peut-être, enchanté nulle oreille et attendri nul coeur..., je suis triste!

* * *

En plongeant aussi à travers la forêt toujours renaissante du monde, en respirant les odeurs printanières qu'elle exhale parfois, j'éprouve un charme mystérieusement troublant. Et je m'y arrête, bien souvent, pour écouter la voix suavement sonore des poètes, ces oiseaux aussi, — voix qui s'élève comme l'écho vibrant de toutes choses... Oh! alors, c'est comme si j'avais toutes les harmonies du Paradis dans le coeur!... Mais bientôt, en pensant à tant de ces malheureux qui battent des ailes pour prolonger leur chant jusque dans l'âme des générations, et qui passeront, peut-être, sans en être jamais entendus..., je souffre!

JEAN DE CANADA.

Subtilité de Langage

La plupart des grammairiens disent qu'il ne peut exister de synonymes parfaits, c'est-à-dire ayant exactement la même signification; ils soutiennent que lorsqu'on se rend bien compte de la valeur propre des mots les plus rapprochés par le sens, on finit toujours par trouver entre eux des différences. C'est cette différence qui en certaines circonstances donne du piquant au langage; en voici quelques exemples.

Lors de l'entrevue de Tilsitt, où Alexandre Ier et Napoléon se présentèrent réciproquement les personnages marquants de leurs états-majors, Napoléon demanda quel était le général qui avait commandé la cavalerie russe dans la dernière affaire: "JE, Sire", répondit un aide de camp d'Alexandre. Un sourire se dessina sur les lèvres des officiers de Napoléon qui le réprima aussitôt par cette réponse: "Général, vous ne maniez peut-être pas "très bien" la langue française, mais vous vous entendez "admirablement" à faire manœuvrer vos troupes".

Et cet autre: "Un député littérateur et fonctionnaire, venait d'être appelé à de nouvelles fonctions. Soumis à la réélection, il demanda à un des principaux électeurs de son arrondissement s'il pensait qu'il serait renommé." "Renommé"! c'est possible, répondit celui-ci, si vos œuvres, que je n'ai pas l'honneur de connaître, le permettent, mais réélu, non."

Un Allemand apprenant le français, vit dans son dictionnaire que juste et équitable étaient synonymes. Il essaya des bottes qui le gênaient. "Vous m'avez fait, dit-il à son cordonnier des bottes qui sont par trop équitables."

Manies d'Hommes célèbres

Ampère regardait toujours fixement, en faisant son cours, un bouton d'habit d'un de ses auditeurs.

Bacon tombait en défaillance pendant les éclipses de lune.

Beyle avait des convulsions quand il entendait le bruit de l'eau sortant d'un robinet.

Le maréchal de Brézé s'évanouissait à la vue d'un lapin.

Crébillon écrivait ses tragédies en ayant deux corbeaux sur sa table.

Cujas travaillait couché par terre.

Daumesnil a eu sa vie empoisonnée par la terreur des comètes.

Erasmus était pris d'un accès de fièvre à la vue d'un poisson.

Haendel ne composait que dans l'ivresse.

Lavoisier buvait souvent dans son encrier.

Le Nôtre prisait de la sciure de bois.

Catherine de Médicis ne pouvait supporter l'odeur de la rose.

Méhul plaçait une tête de mort sur son piano:

Mignard ne pouvait dormir qu'avec une poule dans sa chambre.

Propos d'Etiquette

D.—Garde-t-on ses gants à l'église?

R.—Certainement, mais on doit les ôter quand on va communier ou que l'on entre au confessionnal.

D.—Le cadeau de nocces peut-il s'envoyer avant la signature du contrat?

R.—Le cadeau est toujours acceptable; qu'il vienne avant, pendant ou après le contrat.

D.—Faut-il le nouer avec une faveur blanche?

R.—Pas nécessaire. Si on y attache sa carte, elle peut être retenue à l'article envoyé par une faveur blanche.

LADY ETIQUETTE.

Lotion . . .

"SAPHO"

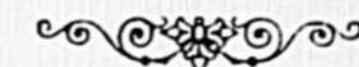
Hygiène de la Tête



Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.



THE

Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

Un jeune homme moderne

Plus j'étudie les manières des jeunes gens modernes, plus je comprends pourquoi les femmes disent que la société d'un homme est rarement agréable avant qu'il ait atteint la trentaine. Le jeune homme moderne est poseur, suffisant, blasé. Il résout les questions du jour d'un air d'autorité suprême; il prend un air protecteur avec les femmes, croise les jambes, moitié assis, moitié couché dans un fauteuil, et il croit qu'il fait un grand honneur aux femmes en condescendant à danser avec elles ou à écouter leur conversation.

En France et en Allemagne, il est absolument intolérable. En Amérique, il est assez mal élevé, mais Dieu merci, il n'est rien de tel qu'une américaine pour savoir remettre un homme à sa place.

Le jeune homme moderne tape sur l'épaule des jeunes filles de sa connaissance, il leur envoie la fumée de sa cigarette à la figure, et leur fait un petit salut de la main, quand il les rencontre dans la rue.

Dans les tramways, c'est généralement l'homme de quarante, cinquante et soixante ans qui se lève pour offrir sa place aux dames, le jeune homme, lui, reste assis. Les jeunes ne se laissent rien dire par les gens âgés et sont souvent presque impolis. Ils n'écoutent rien, n'apprennent rien, ils édifient leurs armes avec leurs souvenirs et leurs impressions.

J'aime le jeune homme de vingt ans qui ne croit pas qu'une femme ne peut lui résister, qui est attentif et respectueux avec les femmes et les gens âgés, qui admet qu'il est de dix ans plus jeune que son père, qui garde son chapeau à la main lorsqu'il parle aux dames, qui s'amuse comme la jeunesse doit s'amuser et qui réussit à se rendre agréable et utile partout où il va.

Max O'Rell.

Qu'en penserait le Féminisme ?

Faut-il croire le fait, ou n'est-ce qu'un racontar? En Angleterre, jusqu'au commencement du XXe siècle, on condamna les femmes bavardes à porter une muselière. Pour bien prouver qu'il ne s'agit pas d'une fantaisie humoristique, on a reproduit et gravé l'image de quelques-uns de ces engins qui existent encore en assez grand nombre. Dans le Cheshire, il y en a treize; dans le Lancashire il y en a cinq ou six et autant dans le Staffordshire.

Le Derbyshire n'en possède qu'un. Quelques-unes de ces muselières sont de véritables instruments de torture. La dernière fois que ce singulier ustensile fut employé, ce fut en 1824, à Congleton, dans le Cheshire. Les personnes qui prétendent qu'on n'a rien fait durant le XIXe siècle pour l'amélioration des femmes ont donc tort.

Pour vos vacances d'Été

Si vous aimez la pêche, le canotage, la vie de campement, l'étude des animaux sauvages, choisissez pour vos vacances d'été l' " Algonquin National Park ", d'Ontario. Une réserve de 2,000,000 d'acres de terre, avec 1,200 lacs et rivières, vous offre toutes les attractions que la nature peut donner. Magnifiques endroits de canotage. Altitude de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Air pur. Endroit par excellence pour un jeune homme qui veut jouir de ses vacances d'été. Hôtels pour accommoder tout le monde. Une intéressante publication illustrée vous expliquera tout cela. Vous pourrez obtenir cette publication en vous adressant à M. J. Quinlan, D.P.A., gare Bonaventure, Montréal, P.Q.

MESDAMES

Confiez-nous vos prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues, et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins, thermomètres etc

Pharmacie LAURENCE

Coin St-Denis et Ontario, - MONTREAL

Madame Bennati

Il y aura le vendredi, 22 mai prochain, une audition d'élèves et un concert de Madame Bennati, l'artiste bien connue du public montréalais. En effet, nous connaissons tous, non-seulement les talents de Mme Bennati comme professeur de chant et de diction, mais encore le charme pénétrant de sa riche et belle voix. Nous aurons le loisir de l'entendre à nouveau et de l'apprécier dans la seconde partie du programme, où après avoir constaté les progrès des élèves, nous pourrons goûter et applaudir aux succès de l'artiste. — Cette intéressante soirée aura lieu dans les salles du Y. M. C. A. square Dominion.

Concert Charmant

La Compagnie des Gramophones Berliner a donné, il y a quelque temps, dans la spacieuse salle du Lyric, un concert charmant auquel assistaient des milliers d'auditeurs.

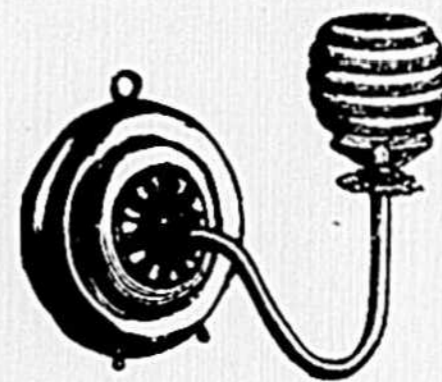
Parmi les noms d'artistes qu'annonçait le programme, on lisait ceux de Caruso, de Pol Plançon, de Campanari, de Mesdames Calvé, Melba, Letrazzini, Marcella Sembrich, Schumann - Heink - toute la phalange des célébrités artistiques, quoi !.....

C'est au moyen d'un appareil, que l'on nomme auxétophone, lequel grossit le son sans lui faire perdre de sa souplesse, que l'on peut faire entendre ces artistes quelque grande que soit la salle du concert.

L'accompagnement orchestral, harpes, violons, flutes, cors et clarinettes ne perdent rien de leur valeur et sont entendus très distinctement.

Quelle belle chose que la science qui nous permet d'aller écouter des artistes fameux, qu'il serait impossible d'entendre tous dans une seule soirée à Montréal.

Les directeurs de la Compagnie Berliner méritent toutes les félicitations pour cette inauguration intéressante de leurs concerts phonographiques.



La Veilleuse en Nickel

MONTREAL BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour UN QUART DE CENT sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

-2 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

La reine des Eaux Purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA En vente partout, 25 Cts la bouteille.

Notes sur la Mode

Disons un mot de la mode pour enfants, car il y a aussi une mode pour les petits ; ainsi, on remarque qu'ils n'ont plus tout à fait la même allure qu'il y a quelque temps. La taille est, maintenant, à peine au-dessous de la ligne normale. Les jupes, très courtes, sont assez juponnées ; les manches, toujours demi-longues, sont amples. Voici les indications générales quant à la silhouette.

Ajoutons, comme indication pratique, qu'il est important de faire porter aux fillettes des robes de dessous — ou jupons — dont la taille soit un peu plus longue que celle de la robe de dessus ; il faut tenir compte aussi que la jupe doit être un peu plus longue devant que derrière.

Comme couleurs, le blanc est toujours le plus joli, le blanc lavable bien entendu. On choisira une forme simple, afin de ne pas compliquer le repassage de la robe.

Si on trouve le blanc par trop salissant pour l'été et les plaisirs champêtres, on peut employer la toile écrue avec dentelle assortie.

Enfin, si l'on tient au lainage de couleur, il y a la serge bleue marine et les écossais.

Comme chapeaux, cet été, nous ferons porter à nos enfants de petites cloches souples, en panama, en fine paille anglaise ; ou plus modestement en paillason souple, en jockey. Toujours ces pailles seront garnies de fleurs ou de soies aux tons vieilles et éteints.

Comme chaussures habillées, chaussures et chaussettes blanches. On fera aussi beaucoup de lasting (prunelle) à petits damiers, avec bouts vernis, et la chaussure de toile grise. Mais toujours la forme sera la même, c'est-à-dire très aisée et carrée du bout, de manière que les pieds de l'enfant soient très à l'aise.

CIGARETTE.

Il y a trois choses que la plupart des femmes jettent par la fenêtre : leur temps, leur argent, leur santé.— Mme Geoffrin.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES ECHARPES DE SOIE BLANCHE.—Voici un procédé qui conserve au foulard après le lavage le blanc et l'apprêt du neuf. Il suffit pour cela de la laver dans de l'eau de savon, sans le rincer et de le repasser pendant qu'il est humide. Il en est de même pour les lainages des petits enfants ; avec un peu de tour de main, on nettoie ces bibelots très facilement.

SOUPLESSE DE LA CHEVELURE.—La chevelure est la première parure de la femme. Elle est celle aussi qui réclame les soins les plus minutieux. On fera de fréquents lavages à l'eau chaude dans laquelle on aura fait fondre gros comme un œuf de pigeon de bi-borax ; on rince à grande eau, toujours chaude jusqu'à ce que l'eau reste tout à fait claire. Le séchage opéré, on frictionne le cuir chevelu avec un mélange d'huile de ricin, de rhum, d'extrait de quinquina et d'eau de Cologne.

Recettes Faciles

BLANQUETTE DE VEAU.—Vous faites une blanquette de veau, soit avec une poitrine de veau coupée par morceaux, soit avec ce qui reste d'un rôti de la veille, coupé également en morceaux minces et petits. Vous mettez un morceau de beurre fondre dans une casserole ; avec une pincée de farine, sel, poivre, persil, vous faites une blanquette. Vous mettez votre beurre dans cette blanquette ; vous laissez mijoter, vous mouillez avec du bouillon ; liez avec des jaunes d'œufs et servez.

LAZAGNES MARGE sautées au beurre.—Lazagnes Marge : un paquet de une demi-livre pour 6 personnes.

Faites cuire vos "Lazagnes Marge" en les plongeant pendant dix à quinze minutes dans l'eau bouillante légèrement salée. Retirez du feu ;

laissez gonfler et égouttez avec soin.

Faites-les ensuite sauter au beurre avec assaisonnement (poivre et noix muscade) et servez.

GELEE D'AMANDES.—Prenez une once d'amandes amères, deux onces de sucre blanc, un demiard d'eau. Broyez les amandes dans un mortier jusqu'à ce que le tout forme une pâte ; ajoutez l'eau graduellement en brassant, coulez. Faites ensuite fondre une once de gélatine dans un demiard d'eau. Mêlez le tout, ajoutez du sucre au besoin et des essences au goût.

PAIN DES ANGES.—Cinq blancs d'œufs battus. Quand les blancs d'œufs sont à moitié battus, ajoutez le quart d'une cuillerée à thé de crème de tartre. Continuez de battre les blancs jusqu'à ce qu'ils soient durs. Ajoutez une pincée de sel, 3-4 d'une tasse de sucre granulé, 1-2 tasse de farine sassée 6 fois, 20 à 30 minutes de cuisson, le feu ne doit pas être trop ardent.

Le passant.—Quelles oreilles ! quelles oreilles !

L'insulté.—Elles sont peut-être un peu longues pour un homme, mais les vôtres sont certainement trop courtes pour un âne.

Les chapeaux ! Voilà une grave préoccupation, car, de la coiffure dépend non-seulement le chic de la toilette, mais l'apparence et la distinction des personnes qui la portent. Savez-vous, chères lectrices, qu'un chapeau disgracieux peut enlaidir une jolie personne, comme un beau chapeau peut embellir le plus affreux des laiderons. Une personne soucieuse de son élégance, ne saurait donc se passer d'une habile modiste, c'est pourquoi, nous tenons si fort à vous recommander Mme Pageau, dont le goût délicat et sûr peut orienter votre choix, et faire faire de sérieuses économies à votre bourse. Allez donc, sans tarder, à son remarquable salon de modes. Là, vous trouverez les dernières nouveautés de la saison, des garnitures gracieuses et des fleurs d'un ton si tendre qu'on les dirait fraîchement écloses.

Mme PAGEAU,

769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(Suite)

Elle avait de la littérature et n'était pas fâchée de le montrer. "Venez, écrivait-elle refaisant le billet célèbre de Ninon. Si la tête me tourne nous verrons à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous sera possible." Ninon s'en tirait à merveille, dit la chronique. Lucette n'y avait guère plus de peine que sa très spirituelle et si aimable patronne.

Mis en belle humeur, montés au diapason, les camarades s'ingéniaient.

"Venez, chère, répondaient-ils, nous vous dirons que vous êtes belle et ferons les pires folies pour vous distraire."

Et alors, peu à peu, entraînée, très fêtée, elle reparut au cercle, eut bientôt son couvert mis chaque soir à la popote.

Ce qui devait arriver, arriva.

Là, certains soirs, après une course aux Ouleds, un peu étourdis de kif et de bruits, on revenait souper, boire le champagne. Les têtes s'échauffaient. On chantait. Et Lucette endiablée, grisée, montait sur la table pour débiter quelque refrain de Paris, dernier style. Après, la fête finissait comme toutes ses pareilles.

Louis était loin.

Le lendemain Lucette disparaissait. Cela durait deux jours. Elle restait enfermée dans la petite maison arabe que Louis avait juste fini d'installer avant son départ. Et c'était inutile d'aller frapper à sa porte. Elle se refusait à ouvrir à qui que ce fût. Elle pleurait, réellement honteuse d'elle-même.

Dans ces ténèbres qu'elle faisait autour d'elle, dans le silence reconquis, sa pensée la ramenait vers son enfance.

Elle revoyait le petit village de France où elle était née, avait grandi,—sa famille pauvre; le père menuisier, lourd, paysan dont les ru-

des, les éclats de voix après boire, lui faisaient peur; la mère effacée, soumise, silencieuse, l'aimant trop, voulant faire d'elle une demoiselle, se tuant de travail pour la bien vêtir et lui faire donner des leçons par l'institutrice de l'endroit.

Le parc du château où vivait la famille Noirmont s'en venait border la route, à la sortie du village et rien de la vie de cette demeure ne passait inaperçu. Souvent courbée sur quelque ouvrage, près de la fenêtre, elle voyait passer Louis et s'était mise à l'aimer, le trouvant très-beau. Et lui ne fut pas sans s'apercevoir de la présence de cette jeune fille qu'il retrouvait toujours, le regard levé vers lui avec tant d'adoration, quand il revenait au château, chaque année, aux vacances. Aussi n'eut-il qu'un signe à faire.

Elle accourut le retrouver à Saumur.

Là, dans ce milieu mondain, très expert, elle fut vite débrouillée, lancée comme les autres. Elle put paraître dans les fêtes que se donnaient entre eux les petits ménages semblables. Son esprit très vif, tout neuf, le charme de ses yeux lumineux, très doux, lui assurèrent des succès dont elle ne se prévalut certes pas, rapportant tout à Louis Noirmont, heureux, qui la choyait, l'aimait comme une grande enfant.

Or c'est là qu'est la faute. Elle n'était pas faite pour cette vie factice, cette vie de fêtes, de courses, de soupers, vite agitée, en laquelle il l'avait mise. Par moment la lassitude venait. Elle se reprenait. Cette seconde nature qui l'envahissait la révoltait. Mais le pli était pris. Et l'on roulait de garnisons en garnisons, exaspérés, bruyants à plaisir, par défi presque, gâchant la vie, jetant l'argent, fous, ne songeant pas à l'avenir.

Maintenant c'était la satiété complète, le dégoût.

Simplement, sans fausse honte,

parce qu'elle le savait indulgent, capable de la comprendre, elle lui avoua tout cela en des paroles brèves, heurtées, coupées parfois par un sanglot, se mordant les lèvres, fermant les yeux où des larmes obstinées s'amassaient lui brûlant les paupières.

—Non, voyez-vous, répondait-elle au dernier mot de Pierre..... je n'ai pas l'âme très compliquée. Mon âme est restée celle de l'enfant que j'ai été, une âme de petite bourgeoise, très ordinaire, je vous assure.

Et après un instant de silence, comme si une vision, un regret de plus eût passé en elle.

—Oui, c'eût été là ma vie : être cette petite bourgeoise restée en les rêves étroits de son village, comme elle, avoir son homme, bien à soi, des enfants... et ne vivre que pour eux... Oui... des enfants entendez-vous ? Et tout cela, je ne l'aurai jamais...

Pierre, écoutait, incapable de rien dire, rien trouver devant cette détresse qu'il n'aurait jamais soupçonnée en cette jeune femme si riieuse. Alors mettant en son geste une douceur, un respect infini, il porta à ses lèvres la petite main crispée, abandonnée en la sienne.

Aussitôt le visage défait de la jeune femme s'éclaira. Elle eut un faible sourire, fit un geste, voulut parler puis, ne pouvant pas, elle se leva, et s'enfuit par le petit sentier glissant sous le couvert des lauriers roses.

IV

...Le ciel est immense et toute lumière.

Comme il l'avait rêvé, un jour, il marche dans cette lumière énorme, dans cette splendeur muette.

Seul, avec son spahi, il va vers les grands sables, les chotts lointains effondrés dans le mirage bleu des horizons tremblants, Biskra s'est caché derrière sa forêt de palmiers. L'oasis n'est plus qu'un trait vert, une lisière de bois qui s'abaisse, s'enfonce au pied des collines roses posées dans le fond.

Devant lui, c'est du feu, des éclairs partout et d'étranges ombres dures, faites de leurs roses ou bleues.

Toujours, toujours la lumière, et le rayonnement intense de la terre et des cieux !.....

V

Pas un murmure, pas un cri, pas un souffle, rien... rien que le pas cadencé des chevaux élaboussant les sables, faisant jaillir des étincelles. Dans la solitude, il semble qu'une prière monte de cette terre accablée, maudite, où rien ne peut plus venir, ne viendra jamais plus. Une émotion grave saisit le cœur concevant tout à coup cette éternité de désolation et de mort. La gorge se serre, les yeux s'embuent comme si des larmes y étaient venues. Mais cette désolation d'ici est d'une telle beauté que le regard se lève, s'épure dans une contemplation large, passionnée. L'immense paix descend sur l'âme, vous étreint.....

Le ciel est toute splendeur et lumière.

...Des heures et des heures passent.

Même splendeur, même lointain bleu perdu, tombé dans le ciel, dans le grand vide de l'au delà.

Les montagnes qui étaient à gauche, si jolies sous leur voile rose, se sont abaissées. L'Ahmar-Kaddou s'éloigne peu à peu. Tout est calme, immobile, nu, tel qu'au premier moment. Rien n'est changé, et cependant il semble que la solitude se soit agrandie. Ce n'est plus lui qui marche. C'est le désert qui monte, s'en vient l'enserrer, le prendre... Autour de lui, le cercle bleu de l'horizon va se fermer !.....

Une tristesse le berce, un émoi qu'il ne connaissait pas. Maintenant c'est fini. Il peut se retourner. Biskra n'est plus. A peine si la crête des petites collines disparues dentelle le lointain. La vie s'en va, s'efface d'autour de lui. Bientôt il n'y aura plus rien, rien que la terre et le ciel et eux, tout seuls... Deux êtres dans cette immensité. L'ombre qu'ils font est bien peu de chose. Il se dresse sur les étriers, regarde... Quant ils seront là-bas, au bord de l'abîme bleu, ne semble-t-il pas que le moindre souffle les balaiera, les emportera comme fêtu de paille !... Les emportera où ?.....

Et ses yeux, son âme, tout l'être s'en vont vers ce lointain d'où le vertige monte, ce lointain vers lequel il marche, oubliant tout ce qui fut sa vie passée, dominé, pris par la beauté grave de ces solitudes, de ces horizons bleus qui semblent monter, se perdre dans le ciel, — le grand ciel ardent qui l'enveloppe et l'attire.

Quelques dunes apparaissent parmi les herbes, des façons de dunes, des tas de sables longs, faisant le gros dos comme des bêtes au repos. Sous le vent les crêtes filent, une poussière blanche où le soleil met des lueurs de feu. Il y en a beaucoup, enchevêtrées un peu partout. mais elles ne valent pas la peine qu'on y fasse attention. Ahmar sourit quand il en parle.

—Demain, tu les verras, les dunes, répond-il invariablement. Tout petit, tout petit ça, achève-t-il dédaigneux.

Il marche devant, juché sur un petit cheval noir, emmaillotté dans ses burnous, bien assis, ratatiné dans sa selle à haut dossier, courbé sous le vent. Un moment Pierre s'était retourné. Il n'y avait plus rien sur l'horizon, ni la bande rose de l'Aurès, ni celle de l'Ahmar-Kaddou lointaine, si haute cependant. Tout cela avait disparu, s'était abaissé sous la terre.

Autour de lui le cercle s'était refermé.

Le désert prenait un aspect plus ingrat. La teinte jaune des sables apparaissait monotone. La terre nue, désolée, semblait un grand disque pâle suspendu dans l'immensité bleue.

Ils allaient toujours.

Ahmar était heureux. Il chantait. Sa voix montait au diapason aigu suivant la mode arabe, chevrotait, se lançait en des trilles invraisemblables et, subitement, descendait finir sur une note grave longuement soutenue. Après quoi il recommençait, les sons heurtés, en le même bêlement plaintif. Pierre suivait sans mot dire, amusé d'abord, les yeux gardés en ce lointain immuable dont la désolation et l'attrait douloureux le prenaient lentement. Et il remarqua que la voix du spahi se perdait en l'espace, sans écho.

Enfin, du haut d'une dune où la silhouette du spahi s'était immobilisée, l'attendant, Pierre aperçut un lac bleu, très grand, dont les rives opposées baignaient une petite oasis lointaine. La lumière était si pure, là-bas, que l'on distinguait, au-dessus de la masse violette de l'oasis, les palmiers les plus hauts, immobiles, nettement découpés.

C'était très beau.

Tout autour, les sables tressailaient et l'on ne pouvait dire où la terre finissait, où le ciel commençait. Sur le bord, une maison blanche, un borhj carré, bas, étincelait sur ce fond de verdure. Ahmar la lui nomma. C'était Ourir, très loin, très loin d'eux, sur la ligne de Tuggurth, qu'ils avaient abandonnée à Chegga, deux jours auparavant.

Assis dans la dune, à l'abri du vent. Pierre ne pouvait se lasser d'admirer cette petite oasis mauve posée à l'horizon, debout sur une ligne de sables pâles tendue entre le ciel et ce bleu du lac plus épais, plus violent que celui d'en haut.

—Et tu dis que ce n'est pas de l'eau, cela ?

Non, ce n'était pas de l'eau. Il ne pouvait y en avoir encore dans les chotts tant qu'il n'aurait pas plu dans les montagnes. Il n'y avait là, desséchée, qu'une couche épaisse de sel, et dans l'éloignement, sous le soleil, cette surface lisse du fond découvert transparaisait bleue dans un merveilleux mirage.

—Mais la pluie va venir, dit Ahmar. Regarde.

Au-dessus de la dune, dans le ciel, une barre grise s'avancait, des nuages en tas, pressés, s'appesantissant sur la terre. Dans l'espace resserré, les vents semblèrent aller plus vite, désordonnés, lâchés dans l'immensité nue.

Ils repartirent.

Mais la vague d'ombre descendant du Nord les gagna. Le voile se développa, glissa au-dessus de leurs têtes, atteignit l'horizon, ferma le ciel. Et la terre s'éteignit. Une petite pluie fine, glacée, commença de tomber. Les sables s'arrêtèrent, le sol se fixa. Les dunes se levèrent en formes vagues, grises, enfoncées dans le ciel plus bas, plus lourd, descendu sur elles.

Courbés sur l'encolure de leurs chevaux, cinglés par la pluie et comme poussés par ce grand vent, qui s'était levé, ils allaient côte à côte maintenant, profitant des moindres facilités du sol pour accélérer l'allure, trotter quelque temps. Plus d'éclats. Le grand rayon posé sur l'horizon n'était plus. Tout se perdait en une même teinte grise des ciels d'hiver. Ils ne se parlaient pas, n'avaient plus même l'idée de se détourner, re-

garder ailleurs que droit devant eux. La nuit allait venir. Peu à peu, la lumière se mourait. Le cercle d'ombre montait, se resserrait.

Enfin, dans une éclaircie se posant au loin comme un nuage pâle, ils aperçurent la masse blanche d'un bordj perché sur une hauteur.

C'était Stah-el-Hammeraïa, planté là sur une pointe qui s'avance sur les chotts. De là, quelques secondes, il put contempler l'étendue.

Ce n'était plus la nappe bleue étincelante qu'il avait aperçue quelques heures auparavant, endormie sous le grand soleil de midi. C'était un sol de boue, de fange brune, où de grandes taches noires luisantes se voyaient, une sorte de marais. Il y avait même sur les bords de grands roseaux desséchés, cassés qui, sous le vent et la pluie, se courbaient et geignaient doucement.

Et, presque sous ses yeux, tout cela s'effaça tout à coup. Il releva la tête, regarda le ciel noir, disparu.

C'était la nuit.

VI

—Aujourd'hui, avait dit Ahmar au moment du départ, tu vas voir les sables.

Selon lui, jusqu'à ce jour, Pierre n'avait rien vu du désert. Il commençait seulement. C'était par là, dans ces parages, qu'il était, là que s'en gardaient l'âme et les épouvantes. On entrait dans la région des grandes dunes mouvantes du Souf. Et le chaos commença.

Elles se pressaient maintenant enchevêtrées, toutes proches, barrant leur horizon. Et eux, ils se glissaient à travers, les contournaient en des fonds, des ravins étroits où ils plongeaient comme au creux de grandes vagues bondissantes. Parfois, à cause de la direction qu'il fallait suivre quand même, ils montaient, franchissaient, toutes celles rencontrées, redescendaient pour remonter encore, toujours. Ils laissaient les chevaux se placer d'eux-mêmes sur les crêtes, réunir les quatre pieds et, d'un coup d'épaule, se lancer, rigides, dans l'éboulement du sable qui peu à peu se tassait sous eux.

Rien dans l'espace resserré, rien que le ciel triste, là-haut, rayé de pluie, chassant toujours ses nuées

grises parmi les crêtes jaunes tendues sur le peu d'horizon qu'ils pouvaient découvrir. Devant, derrière, tout autour, partout, du sable, des masses soulevées, des dunes toujours plus hautes, — et puis, le ciel tout de suite.

Dans la monotonie des heures, subissant peu à peu la détresse de cette terre, l'émoi de ce silence énorme abattu sur eux, Pierre s'inquiétait. Il lui tardait de voir poindre enfin le poste optique, ce fameux Bir bou Chama des légendes.

La première fois qu'il en avait entendu parler, ç'avait été dans cette nuit de tempête, en Kabylie, il y avait quelques mois. Un homme avait dit, voyant Tanchot grelotter: " Il vient de Bir bou Chama. " Et cela avait paru naturel. Depuis, chez tous ceux qu'il avait interrogés, il avait remarqué cette impression de fatalité, de résignation à la douleur, aux souffrances subies en ce pays des grandes dunes. Le seul souvenir en mettait encore dans leur voix comme un écho de tristesse. En leurs yeux, subitement plus graves, semblait passer quelque vision d'effroi.

Puis il songeait aux découvertes faites dans le bureau du poste optique de Biskra, dernièrement.

Toute une journée, il avait feuilleté de vieux cahiers entassés en une caisse, sortes d'archives du service. Là, toutes les dépêches passées étaient inscrites. Il y avait des ordres, des notes de service, des dépêches privées, des télégrammes aux bureaux arabes du Sud, et parmi tout ce fatras officiel, il découvrait des lignes comme celle-ci: — " Ne pas oublier de nous envoyer de la quinine par le prochain convoi. " De la quinine, tous en demandaient, aussitôt les grandes chaleurs venues, et pourtant, chaque hiver, on renouvelait les provisions. Mais voilà, parfois il n'y en avait pas assez. Une dépêche disait: " Taboureau est pris d'accès violent, et nous n'avons plus rien à lui donner. " Une autre: " Depuis dix jours, le sirocco souffle sans interruption. Nous ne pouvons plus communiquer avec El-Berd. Ici on étouffe. La "grande rôtissoire" craque de partout. " C'était Kef-el-Dor qu'ils appelaient ainsi; un poste bâti au seuil des grands chotts étincelants avec des murs blancs peu

épais, et beaucoup de fenêtres; une petite maison de la banlieue de Paris.

Puis c'étaient encore d'autres appels: " Martin ne va toujours pas. De plus, Fiévet est malade, mais il ne veut pas rester au lit. Il se traîne, tourne en rond, suit les murs, ne boit plus, ne mange plus... "

C'était toute la vie des postes, cela.

Et de ces vieux cahiers feuilletés, une évocation de ces lointains de souffrances lui venait. Il se représentait encore, telle qu'il l'avait eue à ce moment, la vision de cette chambre où, malgré toutes portes et fenêtres closes, une lueur rouge se traîne, où le vent de feu met une atmosphère étouffante. Là, sur des lits, il y a des êtres qui s'essayent à dormir, se tournent et se retournent, fiévreux, rêvent, ou brusquement levés, commencent une marche étrange, interminable dans cette ombre rouge, hallucinés, grattant les murs.

—Non, on ne parle plus à la longue, voyez-vous, mon lieutenant, lui disait le sergent qui lui expliquait ces archives. J'ai passé un été là-bas, dans les sables. Je sais. On ne peut plus, et puis vraiment on n'a plus rien à se dire. Tout est dit. Chacun pour soi... A moins d'une crise violente. Mais alors, c'est la folie.

Pendant ce temps, il avait pris un autre cahier, cherché quelque temps.

—Tenez, mon lieutenant. Lisez.

" Mauvaise nuit. Huchon a des hallucinations. Il faut se mettre à quatre pour le tenir. Le sirocco souffle toujours. Notre provision de quinine s'épuise. "

(à suivre)

Mesdames

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guerin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

Six pharmacies :

397 St-Antoine, coin Fulford
1634, St-Laurent, coin Fairmount
701, Notre-Dame Ouest, coin Versailles.
700, Ste-Catherine Est, coin Visitation
399, Ontario-Est, coin St-Hubert
1387, Ste-Catherine Est

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens
auditif :- :- :- :- :- :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun
autre agent; il réveille les organes depuis long-
temps inertes. Grand succès et triomphe sur toute
la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :- :-

EN VENTE AUX PRINCIPALES PHARMACIES

Ecoles du Soir!

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le con-
trôle du gouvernement, sont ouvertes à
Montréal et à Québec, du 1er Octobre au
1er Mars, chaque année. On y enseigne le
français, l'Anglais, le Calcul, l'Écriture et
la Comptabilité.

MONTREAL ET BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T. G. ROU-
LEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

FARINE

"ROYAL HOUSEHOLD"

OGILVIE

Nous invitons toutes les Dames
que la bonne cuisine intéresse à
visiter notre Exhibit à l'Arena
durant l'Exposition de PRODUITS
ALIMENTAIRES.

Nous y ferons tous les jours,
l'APRES-MIDI et le SOIR des dé-
monstrations de la fabrication du
pain et des pâtisseries avec la
farine "ROYAL HOUSEHOLD"

The Ogilvie Flour Mills Co., Ltd.

MONTREAL

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.30 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 a.m.,
a9.40 p.m., a10.00 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-CALGARY, a10.10 a.m., a10.00 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.50 p.m.,
a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.30 a.m., b6.19 p.m.
JOLIETTE, b8.20 a.m., 8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, a8.45 a.m., c9.30 a.m., (I)1.40 p.m., b4.00 p.m.
NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches,
(c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi
(I) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du
Bureau de Poste, Montreal

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Règlements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissan-
ce au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excep-
té les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme
homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une
famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur
un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite per-
sonnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent.
Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans
certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur
du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions re-
quises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de
la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il pos-
sède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs
de son homestead, les conditions de cet acte quant à la rési-
dence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit
terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à
cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de
toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un home-
stead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme
d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du
terrain entré pour la dite personne comme homestead, les con-
ditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir
la patente, pourront être remplies par le fait que cette per-
sonne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents para-
graphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclu-
sivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans
l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses
devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus,
pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appas-
tenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra
donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des
Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne
sera pas payée

DROIT AU BUT!

Quand on souffre de la Gorge, des Bron-
ches ou des Poumons, il faut des remèdes
agissant sur la gorge, les bronches ou les
poumons.

Capsules Cresobene

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES
agissent sur la GORGE, s'introduisent di-
rectement dans les BRONCHES, pénètrent
jusque dans les plus intimes recoins des pou-
mons. Les

Capsules Cresobene vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac
ou d'empoisonner l'organisme, elles guéris-
sent ou préviennent toujours les Maux de
Gorge. Enrouements, Rhume, Grippe, In-
fluenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHAR-
MACIES. PRIX : 50c. LE FLACON.

Dépôt général: Pharmacie Décary, coin
des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis,
MONTREAL.

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons le 1er mai prochain, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

3, Est rue Notre-Dame

CHAMBRE 4

Bureau du soir: 163 St-George

de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.

Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une défectuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédions sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRS - \$1.00 à \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge...
 Votre occupation...
 Voyez-vous mieux de loin ou de près?...
 Portez-vous des lunettes actuellement?...
 Depuis quand...
 Avez-vous subi quelque traitement à la vue?...
 La lumière vous fatigue-t-elle la vue?...
 Sentez-vous des douleurs aux yeux?...

Nom.....

Adresse

L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... .88
- " demi reliure chagrin. . . . \$1.35
- Pleine reliure, veau souple, rouge,
 tranche rouge. 1.40
- Demi reliure, morceau
- Demi reliure, marocain poli, avec coins
 tranche dorée. 2.10
- Demi reliure, amateur chagrin, avec coins,
 tranche dorée. 1.85
- Pleine reliure, chagrin, 1er choix,
 tranche dorée. 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.



Les habits "Fashion Craft" ont une coupe pour chaque taille, différente et sont faits dans une variété de patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

Fashion-Craft

231 Rue St-Jacques,
 470 Rue Ste-Catherine Ouest
 471 Rue Ste-Catherine Est,
 178 Rue St-Jean' QUEBEC'